

FRANÇOIS-BERNARD HUYGHE

# Entre ravage et message

Malgré sa désinence en « isme », le mot « terrorisme » ne renvoie pas à un corpus de croyances. Il devrait se définir plus facilement que bouddhisme, marxisme, nationalisme, ou autres systèmes d'idées, puisqu'il se manifeste par des actes. Or c'est tout le contraire. Nul consensus, même chez les juristes, sur sa nature<sup>1</sup>. Ce qui est terrorisme pour les Occidentaux est considéré par des millions de gens comme légitime défense face à une violence d'État (celle qui s'arroge le droit de dire quelle violence ou quel combattant est légitime). L'argument est bien connu : « Vos héros et résistants n'étaient-ils pas hier condamnés comme terroristes ?

Pascal Aef  
Goetgheluck,  
*Dégâts causés  
par une bombe  
dans une villa  
en Corse,*  
© Getty Image  
bank.

1. Murielle Renar, *Les Infractions du terrorisme contemporain au regard du droit pénal*, Thèse de doctorat, 1996, Université de Panthéon Sorbonne.

Une bombe dans une voiture est terroriste et criminelle, mais militaire et légitime si elle tombe d'un B 52 ? Les victimes de Hiroshima étaient-elles moins innocentes que celles des Twin Towers ? »

Qu'est-ce donc que cette guerre sans armées ? Ce mode d'expression qui répand la violence pour propager la foi ? Quel rapport entre les exemples qu'on en donne : sicaires de la Bible, hommes-léopards d'Afrique, Ku-klux-klan, démons à la Dostoïevski, brigadistes marxistes, islamistes d'Al Qaïda<sup>2</sup> ? Quel lien entre ses formes : basses œuvres et haute stratégie, banditisme et mysticisme, tyrannicide et massacre gratuit, résistance minoritaire et subversion de masse ? Entre ses buts, religieux, politiques, nationaux, intéressés ? Dans leur livre *Political Terrorism*, Schmid et Jongman<sup>3</sup> en recensent 109 définitions. Toutes divergent lorsqu'il s'agit d'identifier les acteurs (les organisations terroristes et leurs raisons), les actes (porteurs à la fois de destruction et de signification) et les buts (la terreur, cet « état psychique » que cherche à répandre le terroriste)<sup>4</sup>.

## Contagion de la force et force de la contagion

Il y a quelques raisons à cette confusion. D'abord historiques. Au commencement, le terrorisme est la diffusion dans toutes les provinces de la Terreur de 1793 née à Paris. C'est un système établi par les détenteurs du pouvoir afin de paralyser par une peur inouïe, au sens strict, toute velléité contre-révolutionnaire. Il se justifie par les circonstances exceptionnelles : la conjonction de la guerre externe et de la révolution interne. Pour Robespierre, « Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, le ressort du gouvernement populaire dans la Révolution est à la fois la vertu et la terreur... ». C'est le raisonnement que reprend Trotsky dans « Terrorisme et Révolution » : le terrorisme révolutionnaire contre des forces qui veulent terroriser la Révolution<sup>5</sup>. En règle générale, le terrorisme se présente comme riposte à une terreur antérieure : despotisme ou occupation.

Le sens du mot « terrorisme » se retourne. Il devient une violence subversive, ou, du moins, menée par des groupes clandestins et contre l'État. C'est la violence du faible et non plus du fort. Un terrorisme qui impose (il impose la terreur à la population que l'on contrôle) est devenu un terrorisme qui s'oppose, destiné à renverser un ordre ou libérer un territoire. C'est ce second sens qui l'a emporté dans l'usage courant.

En France, cette question est quelque peu parasitée, vers la fin du

2. Stephen Sloan, *Historical Dictionary of Terrorism*, The Scarecrow Press, Inc., 1995.

3. Schmid, Alex P., Jongman Albert J., *Political terrorism: a research guide to concepts, theories, data bases and literature*. Amsterdam, Neth. ; New Brunswick, USA.

4. L'United States Department of Defense (*Code of Federal Regulations revised 2001*) définit ainsi le terrorisme : « All criminals acts directed against a State and intended or calculated to create a state of terror in the mind of particular person or a group of persons or the general public ».

5. « En exterminant dans l'Armée Rouge et en général dans tout le pays les conspirateurs contre-révolutionnaires, qui s'efforçaient, par l'insurrection, par l'assassinat, par la désorganisation, de rétablir l'ancien régime, nous agissons conformément aux lois de fer de la guerre par laquelle nous voulons assurer notre victoire... », Trotsky L., *Terrorisme et communisme*, UGE 1963, p 105.

XIX<sup>e</sup> siècle, par l'amalgame entre terrorisme, anarchisme et nihilisme. Ainsi, dans les fameuses lois scélérates, ce sont les « menées anarchistes » (donc des idées, un dessein de *détruire la société*) qui sont réprimées <sup>6</sup>. À présent, les dictionnaires autorisent à parler de terrorisme soit pour se référer à un régime de Terreur, soit pour l'action violente de groupes clandestins à motivations idéologiques <sup>7</sup>.

La première acception tend à rendre terrorisme indiscernable de répression, tyrannie ou totalitarisme. La seconde se prête à toutes les interprétations idéologiques. D'autant que le premier terrorisme aime à prendre le masque du second. Les États terroristes sont souvent ceux qui « terrorisent », chez eux, par l'intermédiaire de milices « privées », et, hors de leurs frontières en manipulant ou subventionnant des groupes qui se disent « autonomes ».

À ces ambiguïtés des rapports du terrorisme et de l'État, s'en ajoutent d'autres, idéologico-juridiques. Elles sont liées, cette fois, à la dénonciation ou à la répression du terrorisme comme crime exceptionnel. Ainsi certains juristes veulent en faire un équivalent en temps de paix du crime de guerre. Il serait caractérisé par des attaques délibérées contre des civils, la prise d'otages ou l'exécution de prisonniers. Le terroriste évoque d'un côté la vieille figure du pirate (considéré par le vieux droit des gens comme « ennemi du genre humain », tant ses crimes sont cruels et tant leur répression exige de moyens exceptionnels). Mais il n'est pas sans rappeler aussi le partisan, ce combattant sans uniforme, ni légitimité étatique, qui mène une guerre hors des lois de la guerre. Encore ces approximations dissimulent-elles l'essentiel : le terrorisme veut d'abord signifier et persuader.

Le terrorisme est donc la violence de l'autre, celle que l'on condamne. Mais quand il faut en définir objectivement les éléments, le consensus s'efface.

- Les auteurs ? Pour être terroriste, faut-il être une organisation, ou peut-on être solitaire ? Tel un régicide ? Un Unabomber ? Leurs motivations ? Est-ce la voie des sans voix, la traduction d'un état de contrainte ou bien un choix délibéré et antidémocratique, politique ou criminel ? Où passe la frontière qui sépare le terrorisme, d'une part du crime en bande organisée et, d'autre part, de la juste résistance ? Le droit français considère, pour qu'il y ait terrorisme, qu'il faut, outre des actes par nature criminels, un dessein de « porter gravement atteinte à l'ordre public ». Beaucoup tendent à absoudre le terrorisme quand il s'en prend à un régime non démocratique ou lutte pour la libération nationale. Même les Américains distinguent les bons *freedom fighters* des mauvais terroristes. Bref, la notion des motivations du terrorisme est tout sauf éclairante.

6. Eisenzweig Uri, *Fictions de l'anarchisme*, Christian Bourgois 2001-12-10.  
7. *Petit Robert* : 1. Politique des années 1793-1794 en France 2. – (cour.) Emploi systématique de la violence pour atteindre un but politique [...] et spécialement ensemble des actes de violence, des attentats, des prises d'otage civils qu'une organisation politique commet pour impressionner un pays (le sien ou celui d'un autre).

FRANÇOIS-BERNARD HUYGHE

## Spectacle, sous-titre et générique

Soit l'hypothèse que le terrorisme est message : ledit message est tout sauf simple (surtout s'il est formulé explicitement en un texte, souvent bavard, accompagnant l'acte). Que doit-il « dire » en effet ? Idéalement, proclamer, désigner, réclamer et émaner. Proclamer ? Même l'attentat que l'on dit « gratuit » ou « absurde » prétend énoncer une thèse (le règne de Dieu est proche, les jours des puissants sont comptés, il faut faire la Révolution...). Désigner ? Le message ne s'adresse pas indistinctement à tous les destinataires : il y a ceux qui doivent en pâtir (les oppresseurs, les occupants...) et ceux qui doivent le reprendre à leur compte. Réclamer ? Discours pour faire (ou pour faire faire), le terrorisme exprime une demande directe (répondez à nos revendications) ou indirecte (montrez votre vrai visage). Le but est d'infliger à l'adversaire un dommage moralement insupportable, jusqu'à ce qu'il cède ou qu'il crée les conditions de sa propre perte (par une odieuse politique de répression, par exemple). Émaner ? Le terrorisme implique signature. S'il revendique, il se revendique aussi. Ceci se fait soit directement (une organisation qui proclame son droit d'auteur), soit indirectement (on désigne un camp, une cause).

Et, pour compliquer encore les choses, ce dernier élément, (comme les précédents), peut être parasité. Bien malin, plus malin, en tout cas, que les juges italiens, celui qui

8. Charnay (sous la direction de), *Terrorisme et culture*, Les 7 épées, 1981.  
9. Article 22 de l'*United States Code*, Section 2656f (d) : « The term « terrorism » means premeditated, politically motivated violence perpetrated against noncombatant targets by subnational groups or clandestine agents, usually intended to influence an audience. The term « in-

- La gravité des actes, généralement . Des attentats ? Quelle frontière entre la revendication violente ou la contestation active et le vrai terrorisme ? Où passe la ligne rouge : quelque part entre « démonter » un Mac Donald de vive force et de jour ou le faire sauter la nuit ? Entre une violence trop bénigne pour être terroriste, et une autre trop organisée pour ne pas être légitime ? La violence contre les choses ou les esprits ne pose pas moins de questions : hier un projet de convention de la SDN classait acte terroriste la distribution d'images pornographiques <sup>8</sup>. D'autres parlent d'un cyberterrorisme qui pourtant ne tue personne.

Enfin et surtout, comment définir la victime « innocente » du terrorisme : le passant, le particulier qui n'a rien à voir avec l'appareil d'État ou les forces de répression, le civil, le non-combattant, le soldat qui n'a pas ses armes à la main <sup>9</sup> ?

- Les objectifs psychologiques ? Comment définir cette « terreur » que veulent produire les acteurs, sans tomber dans la tautologie : le terrorisme terrorise, ou le moralisme : le terrorisme, c'est le crime ? Quel mélange de menace, de démoralisation, de pur et simple effroi mais aussi d'encourage-

international terrorism » means terrorism involving citizens or the territory of more than one country. The term « terrorist group » means any group practicing, or that has significant subgroups that practice, international terrorism. No combatants include both civilian and military personnel who are unarmed or off duty at the time... We also

pourrait dire les vrais auteurs de certains attentats des « années de plomb » : extrême-gauche, extrême droite, services d'État, organisation secrète infiltrée dans l'État, de type P2 ou Gladio ? Ou que l'on se souvienne des milliers de gens de bonne foi défilant pour protester contre l'attentat de la rue Copernic, attribué à un groupe néo-nazi à connexions giscardiennes présumées. Ou des théories ingénieuses qui attribuent chaque fois la responsabilité d'un acte terroriste à celui qui semble en être la victime. Le 11 Septembre n'a pas fait exception à la règle, en vertu du principe que ce n'est pas par hasard que..., qu'il est matériellement impossible que... et qu'avec les moyens dont disposent les Américains, on ne me fera pas croire que...

Il peut donc y avoir attribution erronée, ou délibérée ou par mésinterprétation, attribution confidentielle (cas d'école : seul le gouvernement destinataire est informé de la revendication réelle que dissimule la revendication apparente), mais il peut aussi y avoir concurrence. Il semblerait que le marché corse, particulièrement sensible au facteur logo et image de marque, ait inventé des méthodes de *copyright*. Ces procédures accréditives instaurent un curieux rapport de compétences partagées entre terroristes et policiers. Elles supposent la production d'éléments concrets de vérification : numéros de séries des armes, type de projectile utilisé, marquage des lieux de l'attentat par un signe convenu. Au Proche-Orient, c'est un problème que résolvent les groupes voués aux attentats-suicides (où l'auteur disparaît souvent avec l'œuvre) : dans des cassettes-testaments préenregistrées, les terroristes fournissent l'équivalent de la bande-annonce au cinéma, ou du *making-of* des DVD. À spectacle du terrorisme, terrorisme du spectacle.

ment à la révolte vise l'acte terroriste ? Pour répondre, les juristes américains recourent à des formules embarrassées comme « chercher à influencer le public » (*to influence an audience*). Mais en ce moment, ne suis-je pas en train « d'influencer une audience » ?

Bref, dans la trilogie acteurs, actes, objectifs (terroristes, terrorisme, terreur), chacun discute la frontière d'avec crime, guérilla, complot, révolte, émeute. Chacun distingue la bonne Cause, la bonne lutte et les bons adversaires.

## Les moyens et les fins

Troisième controverse : le terrorisme est-il de l'ordre des fins ou des moyens ?

Certains y voient une fin en soi, une fin exceptionnelle, d'où le recours aux moyens extrêmes. Le terrorisme serait une antipolitique par son refus des règles et par sa volonté de les abolir. Son crime serait idéologique, voire métaphysique : la haine du réel. Ainsi, André Glucksmann réduit le terro-

consider as acts of terrorism attacks on military installations or on armed military personnel when a state of military hostilities does not exist at the site, such as bombing of US bases ».

risme au nihilisme et ce dernier au refus de se soucier du Mal. Ce serait l'action au service d'une volonté de puissance déguisée en idéologie<sup>10</sup>. Elle serait proche de l'acte gratuit ou du moins trouverait sa justification aux yeux de ses acteurs dans le « tout est permis » qu'elle implique. Avant lui, Jean Servier<sup>11</sup> expliquait le terroriste par une tendance « gnostique » à considérer le monde comme intrinsèquement condamnable, vérité qui n'apparaîtrait qu'à une minorité éclairée. D'autres, plus simplement, le réduisent à la pure jouissance de la destruction aggravée d'une naïveté ou d'une hypocrisie : croire qu'il suffit de supprimer un obstacle pour que naisse la société idéale.

À cela s'oppose une interprétation du terrorisme comme moyen d'exception. Le terrorisme traduirait un manque : carence d'armes ou d'armée, absence d'autres voies d'expression, défaut de soutien populaire ou de légitimité. Il servirait de substitut moralement condamnable à d'autres types de lutte ou de revendication. Dans cette forme dégénérée ou annexe du vrai conflit (guerre, Révolution), le terroriste impatient refuse de passer par la case mouvement de masse ou constitution d'une armée ; son erreur serait stratégique et son crime cynique.

Le seul point commun à ces définitions est la notion d'exception.

À preuve : le discours ou la casuistique du terroriste. Son excuse proclamée est le caractère particulier de la vengeance ou de la résistance auxquelles il est contraint (le terrorisme de l'autre, le puissant) ou encore la nécessité qui oblige à recourir à la violence (telle l'absence de démocratie).

Le terrorisme se définit donc toujours a contrario par son rapport avec d'autres catégories, telles la guerre, la guérilla, la guerre civile. Car ces formes de conflit supposent pareillement l'usage d'une violence armée durable et organisée. Mais le terrorisme, violence du quatrième type (ni guerrière, ni révolutionnaire, ni privée), est aussi une communication paradoxale. Il vise « les cœurs et les esprits », mais par les moyens de la peur, non de la séduction ou de la persuasion. Pour faire savoir, pour faire croire, et faire adhérer, il commence par faire tout court : supprimer et sacrifier.

## Entre guerre et propagande

Le terrorisme présente des points communs avec la propagande et avec la guerre : on le nomme « propagande en actes », « guerre invisible », « guerre du faible ».

10. A. Glucksmann, *Dostoïevski à Manhattan*, Robert Laffont, 2002.  
 11. R. Servier, *Le Terrorisme*, coll. Que sais-je ?, P.U.F., 1979, où l'auteur dit plus subtilement : « Tout terrorisme est mystique – en un sens – puisqu'il revendique toujours un idéal, un but à atteindre, fût-ce l'élimination du péché de convoitise ou du capital. Tout terrorisme est situationnel dans la mesure où il entend créer une situation nouvelle, exercer – comme l'a dit Proudhon – une pesée sur l'histoire. » (p.15).

De la propagande, il remplit les trois grandes fonctions :

Il rassemble. Il parle au nom d'une entité dont il exalte l'identité (le peuple occupé, le Proletariat, l'Oumma, les opprimés du monde entier).

Il oppose. Il sépare les camps. Si la propagande est un discours contre, qui désigne un coupable et qui s'oppose à un discours adverse qu'il faut recouvrir, ce trait est encore plus typique du terrorisme. Il s'accompagne forcément d'un message, d'un rituel d'humiliation ou de dénonciation de l'autre partie.

Enfin, il idéalise, il symbolise, il endoctrine, bref, il manifeste des principes idéologiques à travers son action : libération d'un peuple, Révolution...

De la guerre, le terrorisme partage les principaux caractères :

C'est un conflit collectif visant des buts collectifs.

C'est un conflit armé. Il suppose l'éventualité de mort d'homme, ou au moins une menace grave. Le terroriste a besoin d'outils, les armes. Sinon il est un simple manifestant ou un protestataire.

Son objectif est de faire céder la volonté politique de l'adversaire. Faire céder signifie que l'autre renonce à ses prétentions, fût-ce en disparaissant de la surface de la terre, et cesse d'exercer son autorité sur un territoire, ou une communauté. Ou, au minimum, qu'il accomplisse un acte politique réclamé par son adversaire (libérer des prisonniers, changer la loi...).

Mais d'autres traits séparent la guerre et le terrorisme.

Contrairement à la première, le terrorisme ignore l'opposition du combattant et du non-combattant. Il ignore aussi les catégories de paix et d'allié. Là où la propagande prétend agir par des mots et des images, le terrorisme est d'abord agressif : la contagion des esprits dépend de la force démonstrative de l'acte. Il ne sert pas seulement à porter la crainte ou la confusion dans le camp adverse, ni à stimuler ses propres partisans, mais aussi à provoquer ravage et humiliations symboliques. Idéalement (de son point de vue, bien sûr) le terrorisme place son adversaire, l'État, devant un dilemme. Ou il le provoque à réagir, et donc à révéler sa vraie nature répressive et haïssable, encourageant une prise de conscience des opprimés. Ou l'État ne réplique pas ou mollement. En ce cas, n'exerçant plus ses fonctions régaliennes, ne contrôlant plus le territoire ou la paix publique, il perd de son prestige. Et là, encore, le camp de la révolte est stimulé.

Le but principal de la lutte armée est d'affaiblir l'adversaire et d'occuper son territoire. Manipuler l'opinion n'est qu'une façon de servir ce dessein. La propagande, elle, vise principalement l'opinion, pour affaiblir l'adversaire (et concurrencer la parole adverse). Pour le terrorisme, lutte contre

l'Autre et conquête de l'opinion sont un seul et même processus.

Bref, on n'en sort pas : c'est un hybride entre violence et communication. Il violente pour dire, et il parle pour frapper. Il s'apparente d'un côté à une guerre menée par d'autres moyens (WBOM, *war by other means*, disent les Américains), de l'autre à de la pub plus du carnage.

Il oscille entre faire peur et faire sens, ravage et message. Cette forme aberrante de « communication » est justiciable de la médiologie. D'autant plus que le mot terrorisme (sinon la chose) est contemporain des premières idéologies de masse et des premiers moyens de propagation de masse.

Les actes terroristes semblent se classer sur une double échelle de destruction et de propagation. L'échelle de destruction va de la violence la plus précise (le tyrannicide qui rapproche le terrorisme des complots et conspirations) à la plus générale (des opérations inscrites dans une longue lutte collective ou des « destructions massives »).

Sur l'échelle de propagation, le message terroriste a valeur de proclamation, et va de la plus vaste entreprise destinée à éveiller le genre humain jusqu'à une forme de négociation : échange d'une trêve ou d'un otage contre un avantage. Le message devient quasi contractuel : faites ceci et je ne ferai pas cela. La valeur d'échange du terrorisme l'emporte alors sur sa valeur d'usage (paralyser l'ennemi, stimuler son propre camp).

Cette dualité s'éclaire en fonction d'une troisième valeur : en règle générale les actes terroristes se veulent des exemples. Et, exemples, ils le sont dans tous les sens du terme.

Ils ont fonction exemplaire de démonstration, « d'échantillon », d'« avant-goûts ». Ils signifient : « Voici ce que nous sommes capables de faire. Voilà ce qui vous attend si vous ne cédez pas à nos revendications ».

Ce sont des exemples, avertissements au sens de « faire un exemple ». Que l'attentat touche un représentant de l'autorité honnie (du tyran lui-même au petit fonctionnaire « complice du Système »), ou, qu'au contraire, il vise un anonyme « innocent », afin de prouver que la cible est partout et que nul n'est à l'abri, dans tous les cas, l'acte frappe la partie pour atteindre le Tout<sup>12</sup>.

Ce sont enfin des exemples « exemplaires » : ils sont censés être suivis. Ils prétendent éveiller (le prolétariat, le peuple occupé, l'Ouma), susciter des imitateurs, rendre le camp des opprimés conscient de sa force. Ainsi, la « propagande par le fait » d'inspiration bakounienne, relayée par « l'action directe » anarcho-syndicaliste, se voulait un moyen d'éveiller les masses sans passer par la médiation du parti ou par la rhétorique du programme. Ici, ce sont littéralement des actes qui valent discours : ils émancipent ceux qui les

12. Quitte à s'attaquer à un monument symbolique. Le Comité révolutionnaire français (auteurs de l'attentat contre la statue de Thiers en 1881) déclarait : « Cette exécution d'un mort est un avertissement aux vivants détenteurs de l'autorité et exploités du peuple que leur fin est proche » (*in* Eisenzweig ouv. cité, p 40).



accomplissent autant qu'ils effraient ceux qui les subissent.

Ben Laden ne dit pas autre chose lorsque, dans une cassette montrée le 27 Décembre 2001, il déclare : « Ces jeunes qui ont conduit les opérations ne se fiaient pas aux apparences populaires, ils acceptaient la vérité apportée par le prophète Mohammed. Ces jeunes hommes (... *inaudible*) ont proféré, par leurs actes à New York et Washington, des discours plus puissants que tous les autres discours prononcés de par le monde. Les discours sont compris tant par les Arabes que par les non-Arabes – même par les Chinois. Cela surpasse ce qu'ont dit tous les médias »<sup>13</sup>.

L'acte terroriste peut même être assimilé à une punition « exemplaire ». Les terroristes violent le droit positif, voire le droit des gens, mais au nom d'un autre droit, supérieur. Juges, témoins, et bourreaux à la fois, ils appliquent des arrêts. Ce sont des juristes contrariés qui n'écotent guère les avocats.

## Conflit et asymétrie

Ce double caractère, exception et exemple, s'il place le terrorisme hors des catégories habituelles de la violence et du langage, n'échappe pas à une logique de l'interaction : il est déterminé par ce qu'il combat. C'est un cas presque parfait d'asymétrie.

Asymétrie des forces : c'est un rapport du faible au fort. Même si le faible en apparence peut avoir derrière lui tout un État, une internationale ou des réseaux mondiaux.

Asymétrie de l'information : le terroriste est clandestin (même s'il cherche à donner un maximum de retentissement. à ses actes, ce qui en fait une sorte d'agent secret publicitaire). Son adversaire est visible et cherche à interpréter l'action terroriste sur la base de connaissances imparfaites. Le terrorisme est un facteur d'entropie, pour autant que ses finalités sont de créer un « climat d'insécurité » ou un désordre.

Dans le contexte de l'après 11 septembre, cette asymétrie informationnelle prend un relief particulier. L'hyperpuissance se préparait pour une « guerre de l'information » (*infowar* en Pentagonien) propre et politiquement correcte, gérée par ordinateurs et satellites. Les stratèges développaient l'utopie de la dominance informationnelle totale. La guerre deviendrait *cool* et séduisante. Les *spin doctors* qui présentent les opérations militaro-humanitaires comme des promotions publicitaires étaient là pour cela. Pas de cadavres visibles, de bons réfugiés, de belles images, résultat : zéro dommage cathodique collatéral.

13. Il est possible de trouver de nombreuses transcriptions des textes de Ben Laden via [www.strategic-road.com](http://www.strategic-road.com), à la page terrorisme. Les définitions du terrorisme y sont également discutées à la page « Réflexions stratégiques ».

Or, à l'évidence, c'est une tout autre « guerre de l'information » qu'a menée Al Qaïda : sidération du village global par la force des images symboliques en *live* planétaire, contagion de la panique boursière via les réseaux informatiques (terrorisme en réseaux contre société en réseaux), utilisation des moyens techniques adverses pour obtenir une répercussion maximale. Que l'on prenne le mot information en chacun de ses sens (des données, des messages ou nouvelles, des connaissances intellectuelles, voire des programmes au sens informatique), qu'il s'agisse de croyance ou de savoirs, il y a visiblement deux stratégies opposées. Dont une de retournement.

Asymétrie des statuts : un des acteurs est illégal, l'autre officiel. L'un parle au nom de l'État, l'autre au nom du peuple, l'un se réclame de la Démocratie, l'autre de Dieu. Il ne peut y avoir de terrorisme entre égaux ou semblables.

Asymétrie des territoires : l'un cherche à être partout ou nulle part pour frapper « où il veut, quand il veut », l'autre prétend contrôler une zone où s'exerce son autorité. Le second cherche à identifier politiquement, à repérer topologiquement et à faire taire pratiquement son adversaire. Le terroriste entend se manifester à son gré, sans souci de frontières ou de proximité géographique. Soit dit en passant, c'est peut-être ce rapport au territoire qui distingue le terrorisme de la guérilla. La guérilla emploie des armes et cherche à désorienter et paniquer des forces militaires supérieures, tout en ralliant des partisans. Mais souvent terrienne et enracinée, elle a pour but de conquérir ou de libérer des zones ou provinces.

Asymétrie du temps : l'un se projette dans le futur, l'autre cherche le maintien de l'état présent. Le terroriste est l'homme de l'urgence ; il profite souvent de la vitesse du transport ou de l'immédiateté de l'information pour amplifier les effets de l'acte. Le contre-terroriste est lent, pataud, condamné à l'après-coup, à la reconstitution après la catastrophe.

Asymétrie des objectifs : le terroriste attend quelque chose de son adversaire, mais celui-ci espère que le terroriste cessera de l'être, éliminé ou satisfait. L'un escompte des gains et veut changer l'ordre du monde, l'autre lutte pour le maintenir ou simplement pour perdurer. D'où la question des objectifs réels de certaines formes de terrorisme. En quoi consisterait leur « victoire » politique et la recherchent-ils vraiment ? Ou se pourrait-il qu'un terrorisme ne prétende être qu'un témoignage ?

Asymétrie des moyens. Ce dernier point semble évident : l'un a l'armée, la police, l'autre se cache, etc. Cette dernière asymétrie implique pourtant ceci : le terroriste peut s'approprier ou retourner les moyens techniques (souvent publics) de l'autre, sans que l'inverse soit vrai. Un combattant de la

foi peut apprendre à piloter un avion ou à fabriquer une bombe atomique artisanale. Il peut saisir le défaut d'un logiciel ou d'un système de contrôle : le réseau de surveillance adverse ne vaudra que ce que vaudra son maillon le plus faible. Un terroriste peut s'en prendre aux moyens de communication. Il peut produire une image télévisée qui provoquera un effet de sidération maximale et gérer son *planning* attentats comme un *planning* média. Il peut profiter de l'effet de contagion des paniques numériques « en temps réel ». Il peut s'en prendre aux nœuds d'échange (gares, aéroports, Bourses) parce qu'il a compris la logique d'une société basée sur l'échange et les flux. Mais pour autant le terrorisé n'acquiert ni connaissance, ni moyen de rétorsion sur le terroriste. Aucune réversibilité dans ce sens-là.

Il est tentant de conclure qu'il n'y a pas un terrorisme en soi, mais plutôt des preuves de terrorisme (au sens où Cocteau disait qu'il n'y avait pas d'amour, mais des preuves d'amour), voire une relation terroriste du faible au fort (du fort au faible dans le cas du terrorisme d'État, méthode de gouvernement). Dérangeant intermédiaire entre réalités stratégiques et symboliques, le terrorisme pourrait bien proliférer dans un monde que l'on croyait unifié techniquement, stratégiquement et symboliquement.

Lettre infectée par le bacille du charbon, envoyée le 12 octobre 2001 au bureau de Thomas Daschle, chef de la majorité démocrate du Sénat américain.  
© Reuters.

## **Terrorisme : violence, images, symboles**

En Irak, les insurgés ont complété leur panoplie grâce à une technique nouvelle. Aux attentats-suicides, aux bombes au bord des routes, aux exécutions de « collabos » (policiers, recrues de l'armée, traducteurs fusillés), aux prises d'otage, ils ont ajouté l'utilisation de tireurs d'élite. Ceux-ci visent les soldats américains de loin, créant une insécurité supplémentaire : d'où viendra le prochain tir ?

Mais à toute innovation stratégique correspond une innovation médiatique. En effet les tireurs ou leurs aides filment leur action, si bien qu'ils font le reportage en même temps que l'attentat lui-même. Les images frappent aussi vite que les balles, mais elles portent plus loin. En effet, comme les entraînements, les cassettes testaments de volontaires de la mort, les égorgements d'otages, etc., toutes ces images seront exploitées, diffusées sur Internet ou vendues en CD Rom ou Dvd, jusque sur les marchés de Bagdad.

Le mouhadjine à la fois sniper et reporter, ou, si l'on préfère, la trilogie idéologie plus violence asymétrique plus propagande résume le statut du terrorisme, lutte d'idées, de forces et de symboles.

Lié par nature au conflit, le terrorisme prépare, redouble ou remplace les hostilités, la guérilla, la révolution. À ce titre, il semble justiciable d'une approche scientifique de la violence. Il est bien la « guerre du pauvre », guerre menée par des volontaires clandestins face à des armées puissantes, qu'il n'est pas question de vaincre en rase campagne, mais à qui le terroriste espère infliger un dommage insupportable (pertes humaines, perte de moral, perte de prestige, perte d'image....). Il est donc urgent d'en faire la **polémologie**

.Mais le terrorisme est aussi un message paradoxal : il est porteur de significations. Il mobilise des moyens de propagation, y compris les médias, et recourt des stratégies de reconnaissance. Doit-il être étudié comme une forme aberrante de " communication " ? Faut-il aussi en faire la **médiologie** ?

## **Les invariants**

Les actes terroristes peuvent ainsi se classer sur une double échelle.

Échelle de destruction. Elle va de la violence la plus précise (un tyrannicide qui apparente le terrorisme aux complots et conspirations) à la plus générale (des opérations terroristes, inscrites dans une longue lutte collective peuvent ne plus se distinguer de la guérilla ou de la guerre de partisans), du massacre à la simple " subversion ".

Échelle de propagation. Le message terroriste peut ainsi avoir une valeur de proclamation, de la plus vaste destinée à éveiller le genre humain (il se rapproche alors de la propagande en acte chère aux anarchistes) jusqu'à une valeur de négociation (plus cynique, il peut parfois toucher au chantage, au racket, à l'opération de service secret).

En somme, le terrorisme se trouve à plusieurs carrefours.

- Il suppose une casuistique. Le terroriste veut justifier en conscience la nécessité de sa violence que son adversaire tente de criminaliser. Il se réclame d'une légitimité supérieure (en l'occurrence l'obligation religieuse de jihad pour libérer une terre d'Islam, obligation bien supérieure aux lois irakiennes).

- Le terrorisme a une rhétorique, : il tente de convaincre et son adversaire (qu'il a perdu, que sa cause est injuste...) et son propre camp (que la victoire est proche, qu'il faut être unis...). Parfois aussi l'opinion internationale. Face à cela, les contre-terroristes s'efforcent d'empêcher la contagion de la peur ou de la solidarité

- Le terrorisme s'apparente à un ésotérisme, voire à un comportement de secte, puisqu'il vit du secret. Ses ennemis, eux, prétendent toujours le démasquer.

- Le terrorisme a une topologie : celle des réseaux. Ils dépendent à la fois de leur capacité de fonctionner malgré les tentatives d'interruption, et d'un environnement favorable (un sanctuaire par exemple). En face, le contre-terrorisme cherche le

<http://www.huyghe.fr>

contrôle du territoire.

- Le terrorisme a une économie : il gère des ressources rares et tente de produire des plus-values considérables (plus-value publicitaire de l'action spectaculaire à moindres frais par exemple). C'est cette logique que tentent de freiner ses adversaires.

- Le terrorisme procède à une " escalade " symbolique puisqu'il prétend élargir la signification de ses cibles ou de ses demandes jusqu'à en faire des principes historiques, religieux, métaphysiques : la Tyrannie, le Mal, la Révolution... Dans le camp d'en face, on tente, au contraire, de réduire le terrorisme, notamment de le réduire à sa composante criminelle.

- Le terrorisme est donc au total une stratégie de perturbation (qui vise à paralyser la volonté ou la capacité adverse) plus que de destruction. Face à cela, il ne reste plus à son ennemi qu'à élaborer une stratégie d'annulation.

### **Les données technologiques**

Tout conflit armé se redouble d'un conflit par, pour et contre l'information. Il faut espionner et surveiller l'adversaire. Il faut l'intoxiquer, le tromper, le décourager. Il faut soutenir le moral des siens. Il faut de la propagande, des images bien contrôlées, des informations bien ciblées. Toute guerre est nécessairement guerre du mensonge et des images. Et, en ce domaine, les stratégies dépendent aussi des technologies. Au cours de ces dernières années, les militaires ont cru toucher au but. La révolution numérique et les nouveaux médias mettaient à leur portée le contrôle absolu. C'était l'Info-guerre.

À la fin des années 90, les futurologues, dont ceux de la Rand Corporation, théorisaient déjà *netwar* , la guerre en réseaux qu'ils distinguaient de *cyberwar* , la guerre cybernétique ou plutôt assistée par ordinateurs. Ils étaient persuadés que les armées les plus *High tech*, issues des nations entrées dans la société de

l'information, seraient imbattables : elles sauraient tout, leurs adversaires seraient vite privés de moyen de communication, elles réagiraient instantanément, intelligemment et précisément. Elles sauraient gagner l'opinion par des méthodes de marketing en vertu de l'adage « Celui qui gagnera la prochaine guerre n'est pas celui qui aura la plus grosse bombe, mais celui qui racontera la meilleure histoire. »...

Patatras : le Pentagone en a rêvé, Al Qaeda l'a réalisé ! La société en réseaux se trouve confrontée au terrorisme en réseau. Déterritorialisée, faisant aisément circuler capitaux, armes et combattants d'un pays à l'autre, d'un groupe de soutien à un second, capable de se concerter sans doute largement via le web, mais aussi par des réseaux beaucoup plus archaïques ou informels ( tribaux ou familiaux par exemple), n'offrant aucune cible, les atteignant toutes, l'organisation terroriste donne là une leçon de stratégie post-moderne. Les djihadistes parfaitement les principes d'économie d'énergie, de dispersion des forces ennemies et de concentration des siennes, d'accroissement de la confusion adverse, de recherche des points d'amplification maximale, etc. À vrai dire, il sait comment utiliser le principe des réseaux pour se protéger et retourner contre nous nos réseaux télévisuels, financiers, électroniques, voire peut-être postaux pour obtenir une contagion optimale.

### **Sept médias, sept péchés capitaux de la stratégie occidentale.**

- La surveillance ne permet ni l'anticipation, ni la décision. Pourquoi Big Brother est-il un gros nul ? Pourquoi dépense-t-il des milliards de dollars pour des satellites et des logiciels de surveillance qui menacent les libertés publiques sans pouvoir arrêter dix-neuf terroristes armés de couteaux ?

- Le marketing de la guerre est inefficace. De croisade en justice infinie, de dommages collatéraux en images mal contrôlées, la machine grippe. Elle échoue à vaincre l'anti-américanisme, mais aussi le scepticisme et l'auto intoxication par la panique.

- La communauté résiste à la globalisation. L'Oumma islamique semble imperméable

à la force de persuasion de notre discours. Catastrophe : on peut utiliser les mêmes ordinateurs sans croire aux mêmes valeurs, la culture n'est pas soluble dans la technique !

- Le cathodique n'est pas universel. Al Qaeda, médaille d'or de judo-TV retourne contre nous la fascination des écrans. Du film catastrophe à la cassette-surprise, il maîtrise tous les genres. Nous avons l'habitude de voir les guerres avec nos caméras, nos satellites, nos missiles et nos morts sélectionnés. Bizarre de passer de l'autre côté de l'objectif !

- À société en réseaux, terrorisme en réseaux. Dans une économie immatérielle, dans un monde du temps réel, la peur se répand comme un virus informatique et les multinationales de la Terreur ont compris les principes du cybermanagement. Les croyances les plus archaïques commandent les outils les plus modernes.

- Les icônes n'ont pas perdu leur pouvoir. Ben Laden magnifié, stylisé, étale sa barbe de prophète et nous écrase de l'autorité du symbole. Son visage de déjà martyr donne un coup de vieux à nos beaux tee-shirts Che Guevara.

- La force du verbe persiste. Émerveillés par notre prétendue civilisation de la communication, nous avons oublié la puissance du Livre. Un texte d'il y a quatorze siècles suscite davantage de croyance que l'utopie des quatre M : Marché, Mondialisation, Média, Morale.

Au total, c'est la force du symbolique que nous redécouvrons. Pour les djihadiste toute réalité apparente renvoie à une réalité spirituelle : le mouhadjidine ne meurt pas, il est martyr. Il ne tente pas de libérer l'Irak, il le rend à son statut séculaire de terre sacrée. Il ne tue pas des Américains, mais des Croisés. Il n'égorge pas un otage, il exécute une sentence. Il ne vit pas à notre époque, mais dans le deuil du temps mythique du califat....

Pour vaincre des symboles, il faut un peu plus que des armes et des images.



# Message et terreur, acteurs et vecteurs

*François-Bernard HUYGHE*

*Docteur d'État en sciences politiques, habilité à diriger des recherches en sciences de l'information et de la communication, expert associé à l'IRIS, consultant en stratégie de l'information, anime le site <http://www.huyghe.fr>. Dernier livre : Comprendre le pouvoir stratégique des médias (Éditions Eyrolles, 2005).*

« Ne haïssez pas les médias, devenez les médias » aiment répéter les partisans du « journalisme citoyen » sur Internet<sup>1</sup>. À sa façon, le terrorisme n'est-il pas lui aussi devenu un média ? Sa stratégie vise à une efficacité symbolique donc à un effet de croyance, et se trouve toujours confrontée à un choix. Combattre les médias suspects d'être au service du système haï ? Passer un compromis avec eux, jouer de leur goût pour le sensationnel et en profiter pour faire passer son message, au moins en partie ? Se doter de ses propres médias qui expliqueront la finalité de l'action violente ? Inventer de nouvelles formes de lutte ayant un sens si

fort qu'aucun média ne puisse le déformer ou le censurer ? La réponse renvoie à une logique qui articule trois éléments : une action violente, une intention qu'il faut bien qualifier de « pédagogique » (le terrorisme essaie systématiquement d'enseigner ou de « révéler » quelque chose), et des dispositifs censés informer le public, lui décrire les événements du monde.

## **Le mot, la chose**

Il n'y a pas une réponse unique à ces questions (pas plus qu'il n'y a un

« terrorisme » en soi). En revanche, il existe des situations historiques, marquées par la rencontre d'idéologies et de modes dominants de transmission (l'imprimé, la télévision, Internet...). Dans chacune de ces configurations, chacune de ces « médiasphères »<sup>2</sup>, deux pôles : la violence et son sens, l'action et la proclamation, la mort réelle et le défi symbolique, la « guerre du pauvre » et la « propagande par le fait », le ravage et le message<sup>3</sup>...

2

Commençons par l'étymologie. Le mot terrorisme apparaît dans un dictionnaire français en 1795 et désigne l'expansion de la Terreur proclamée par la Convention. Pendant des siècles, il y avait des groupes politiques clandestins, des assassinats de rois ou de tyrans, des massacres de civils innocents, des attentats... mais personne n'avait eu besoin d'un mot pour désigner la chose. L'apparition d'un terrorisme d'État suppose une idéologie constituée (la Terreur comme arme de la Révolution, qui, menacée, paralyse ses ennemis de crainte). Déjà, la violence est pensée comme arme de persuasion massive. Elle doit remplir les têtes qu'elle ne coupera pas. Répandre la terreur, c'est faire trembler les ennemis du peuple et encourager les bons citoyens. Or, pas de diffusion sans mise en scène. Les colonnes de Bleus descendent vers les provinces contre-révolutionnaires armées, certes de canons et fusils, mais aussi de proclamations, de guillotines sur leurs estrades, et parfois même de matériel pour monter des pièces patriotiques.

La terreur change de camp durant le siècle suivant<sup>4</sup> : de servante de l'État, elle devient son ennemie et tente de le détruire. L'attentat de la rue Saint-Nicaise en 1800,

ou la machine infernale du boulevard du Temple en 1835, les complots de carbonari et autres associations secrètes, restent encore dans la tradition du tyrannicide : ils ne visent qu'à tuer le despote<sup>5</sup>. Le terrorisme au sens moderne naît avec les médias modernes.

## Détruire l'État

Apparaissent alors les « narodnistes » russes, du nom de leur parti « Narodnaïa Volia » (la « Volonté du peuple »)<sup>6</sup>. Celui-ci naît en 1879 d'une scission des populistes de « Terre et liberté » : lassés d'aller « au peuple » pour lui prêcher la bonne parole, les narodnistes, et leurs successeurs du Parti socialiste révolutionnaire de Russie (1901-1917) choisissent le terrorisme individuel. Cette mouvance est responsable de plusieurs décennies d'attentats (dont celui qui coûta la vie au tsar Alexandre II en 1881). Elle croit qu'afin de réveiller les forces révolutionnaires, l'avant-garde doit frapper des représentants de l'autocratie. Ceux qu'on nomme aussi à tort « nihilistes » utilisent la bombe et le pistolet (souvent en sachant qu'ils seront pris et finiront sur l'échafaud, leur acte équivalant à un attentat-suicide). Ils transforment leurs procès en tribunes, écrivent des manifestes et tentent d'imprimer des feuilles clandestines (généralement lues par la seule intelligentsia et repérées par la police). Leur gloire, ils la doivent surtout à la littérature.

Un des plus grands romans de tous les temps, *Les Possédés* de Dostoïevski (traduit aussi par *Les Démons*) s'inspire d'une histoire authentique : celle d'un

groupuscule dirigé par une sorte de gourou fascinant. Dans la réalité : Netchaïev auteur du *Catéchisme du révolutionnaire* qui, autour d'une obscure histoire de presse à imprimer clandestine, amène le groupe à exécuter un pauvre type, le maillon faible de la conspiration. Camus s'inspirera aussi de la véritable histoire de terroristes antisaristes notamment dans *Les justes*, où il résume leur système en écrivant que quand ils tuent un homme, ils veulent « tuer une idée ».

Dostoïevski et Camus ont raison. Ce qui caractérise le terrorisme, en effet, ce n'est pas qu'il frappe des victimes innocentes ni qu'il cherche à « répandre la terreur » (est-ce qu'une charge de cavalerie mongole ou le bombardement de Dresde ne cherchaient pas non plus à terrifier pour faire céder la volonté de populations civiles ou de gouvernements ?). Pour notre part, nous avons défini le terrorisme comme une « méthode de lutte d'acteurs non étatiques et clandestins commettant des attentats à buts politiques sur des cibles symboliques ». L'attentat n'atteint pas seulement des choses ou des vies, il vise aussi des signes<sup>7</sup>.

Une seconde grande vague de terrorisme naît dans les années 1880<sup>8</sup> : internationale, anarchiste, s'attaquant tantôt à des représentants de l'autorité et du capital, tantôt à tout un chacun dans des brasseries, des trains ou des théâtres, visant à la destruction de l'État mais aussi à l'éveil de la conscience des opprimés. C'est ce que les délégués anarchistes nomment dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle « action directe » ou « propagande par le fait », slogan adopté au congrès de Londres en 1881.

Les attentats tueront Sissi l'impératrice d'Autriche, le roi Umberto, le président américain McKinley, Sadi Carnot et beaucoup d'anonymes... En France, les noms de Vaillant, Ravachol, d'Émile Henry ou de Caserio marquent cette période. Elle durera jusqu'à la bande à Bonnot avant la Première Guerre mondiale ; tout ce temps, les bourgeois tremblent, s'attendant à voir une autre bombe exploser à la Bourse ou dans un café.

C'est aussi le temps des « lois scélérates » de 1893 et 1894 qui répriment notamment l'apologie des « menées anarchistes ». Car les anarchistes ont leur presse, parfois quotidienne (comme le *Citoyen de Paris*) : *Le Prolétaire*, *Le Révolté*, *L'Anarchie* ou *La Dynamite* (directeur politique : Ravachol)... Entre brochures théoriques, pamphlets, descriptions détaillées des machines infernales et recette de la dynamite, la production est abondante à l'ère de la rotative. Mais l'action anarchiste touche aussi la presse populaire à grand tirage (*Le Matin*, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*). Ces premiers *mass media* relatent les exploits des terroristes avec force gravures de style très kitsch (en attendant les premiers clichés), tandis que les chanteurs de rue racontent le triste sort d'un Ravachol ou d'un Bonnot. Dans les milieux intellectuels, et pas tous forcément de gauche, la séduction romantique des révoltés n'est pas négligeable. Les lois scélérates visent aussi cette participation morale, celle des sympathisants ou apologistes et répriment l'expression des idées. Sans grande efficacité, d'ailleurs...

## Contrôler le territoire

Une autre forme du terrorisme est née avant le vingtième siècle et en accompagne tous les soubresauts : elle se réclame de luttes de libération nationales. Suivant les époques ou les points de vue, on parle de combat pour la décolonisation, de séparatisme ou d'indépendantisme, de guerre de partisans ou de guérilla, d'armée de libération, de résistance, d'attentats séparatistes ou nationalistes. De l'IRA à l'ETA en passant par le FLN ou la Main Noire serbe cette violence est menée pour le territoire et pour le contrôle de la population. Les terroristes enracinés luttent aussi contre les médias de « l'occupant » qui les présentent comme des bandes criminelles. L'affirmation de l'identité collective des peuples occupés à travers la langue, le chant, voire le folklore tient une grande place dans leur méthode.

4

Mais l'affrontement passe aussi par la photographie qui confère son impact à une cause : il importe moins de frapper un roi ou un général que de trouver des caisses de résonance, y compris hors frontières. Se réclamant souvent modèle militaire, les organisations indépendantistes émettent force communiqués pour expliquer le sens de leur lutte (déclaration du gouvernement clandestin, jugement de tribunaux du peuple, proclamation de telle ou telle armée secrète, mots d'ordre et appels au peuple...). Ces textes ne sont pas seulement théoriques ou apologétiques, ils sont censés aussi prescrire et proclamer.

L'affrontement autour de leur diffusion comme autour de la « publicité » données aux attentats reflète l'accélération de la

circulation des dépêches par le câble, puis le rôle de la radio. Celle-ci n'amplifie pas seulement le bruit de l'attentat donc la crédibilité du mouvement : ni les douaniers, ni les policiers n'arrêtent les ondes. Un groupe de combattants isolés dans la montagne, le désert ou le bocage peut rester en contact avec l'organisation, éventuellement avec ses soutiens transfrontaliers...

Tandis que les panoplies se perfectionnent (armes automatiques, plastic...), la logistique de transmission s'améliore. L'attentat ne joue son rôle performatif, c'est-à-dire qu'il ne contribue à changer la réalité que couplé avec un communiqué de revendication. Ce dernier en constitue comme le sous-titre ou un métatexte. Il en nomme l'auteur, en explique le sens, le justifie en droit<sup>9</sup> (celui de la révolte des opprimés), le requalifie, en raconte le but, adresse une demande à l'adversaire, énonce une menace, voire entame une négociation. La victime de l'attentat a été choisie moins en raison de son importance politique qu'en raison de la « lisibilité » de son sacrifice. Un petit fonctionnaire « représente » l'État occupant ; un instituteur, l'oppression culturelle ; un auxiliaire local, l'idée de collaboration et un badaud ou un spectateur, tous les indifférents qui doivent savoir qu'ils sont partout menacés et qu'il n'y a plus de neutralité possible... La fonction de prise à témoin de l'opinion internationale est cruciale dans un combat où chacun a compris qu'il s'agit moins de faire mourir que de faire savoir.

## Terreur cathodique

La grande étape suivante<sup>10</sup> est marquée par la synergie entre la télévision et un terrorisme nouveau. Il est internationaliste, plutôt d'extrême-gauche. S'il fallait donner une date de naissance, ce serait la prise d'otages de Munich en 1972. Tout y est : utilisation publicitaire d'un événement en mondovision, tractations devant les caméras, équipe internationale d'activistes, revendications destinées à populariser la cause palestinienne dans le monde, construction dramaturgique inhérente à toute prise d'otages... La règle est : détourner les écrans comme on détourne les avions. Ou, comme le font certains professionnels du terrorisme « à la Carlos »<sup>11</sup> adresser des messages à des gouvernements par événements médiatiques interposés : ici un train saute, là, on frappe au cœur de la cité.

Le lien traditionnel entre le terroriste et l'État (l'État que voulaient détruire les anarchistes, l'État que voulaient chasser les indépendantistes) est médiatisé, dans tous les sens du terme. Il passe par des moyens de communication de masses. Mais il passe aussi par des médiations : les groupes activistes déterritorialisés (ou qui se battent pour un territoire symbolique lointain comme la Palestine) frappent psychologiquement le système international, incarné par des pays impérialistes. Ils le frappent à travers une masse anonyme. Celle-ci est à la fois cible (elle éprouve la peur et la souffrance, pas les dirigeants protégés) et relais (son refus d'une situation insupportable fera pression sur ces dirigeants).

Nombre de groupes entament une véritable lutte pour la visibilité : la finalité de l'attentat ou de la séquestration est, en transposant la formule d'Andy Warhol, « de devenir vedette un quart d'heure ». Apparaître sur les écrans ou à la première page pour une performance symbolique, par exemple « juger » un ministre italien enlevé ou envoyer, selon la formule de Renato Curcio<sup>12</sup> une « image-message » : une photo avec un vieux P-38, c'est une icône de la lutte armée. Sa finalité même est d'apparaître et de frapper l'imagination. Cette logique est poussée jusqu'au bout par un *Unabomber* qui envoie des lettres piégées pendant des années avec une unique revendication, la publication par les journaux de ses textes fulminant contre la civilisation technicienne.

5

À cette époque, le rapport terrorisme et médias est pensé suivant deux catégories dominantes<sup>13</sup>.

Celle de l'amplification d'abord. C'est la logique du « plus que... » : une mort spectaculaire compte pour plus qu'une mort, un message sur fond de bombe est mieux entendu. La dimension rhétorique et spectaculaire du terrorisme est évidente. Produire une crainte plus que proportionnelle au risque réel, exacerber la peur par la vision de l'horreur, ou obtenir une réception de son message plus forte que sa représentativité politique. C'est ce que résume très bien la phrase de Raymond Aron posant la distinction entre une action terroriste et une action militaire. La première recherche un « impact psychologique, hors de proportion avec les effets physiques produits et les moyens utilisés ». Le média

ferait donc chambre d'amplification du terroriste.

Seconde image souvent utilisée : le terroriste « fait du judo » avec les médias. Il utilise leur force, la faculté de fasciner les masses, comme une faiblesse pour leur imposer sa volonté. Tout se passe comme s'il y avait un contrat implicite : le terroriste fournit l'image, le média fournit l'impact. Au passage, le premier a gagné de l'audience – l'attentat c'est l'événement par excellence, toujours dramatique, imprévu et renouvelable en série. Le terroriste, lui, a gagné l'attention de nouveaux destinataires. Il connaît la logique de notre système spectaculaire – en parler c'est l'encourager, l'ignorer c'est nourrir tous les fantasmes. Lui répondre en le réprimant, c'est le justifier aux yeux, d'une partie au moins, du public qu'il vise. Corollaire : le terrorisme a avantage à frapper au hasard. Moins de risque et plus d'impact.

En effet, il est hyperdémocratique dans le choix de ses victimes : plus besoin d'être puissant ou d'incarner la domination pour être éligible. Au contraire l'homme ou la femme du commun, dont la principale qualité est d'être sans qualité particulière, l'anonyme qui pourrait être vous ou moi est la cible la plus représentative puisqu'il incarne le plus petit dénominateur commun. Il lui suffit d'être là.

## Terreur et réseaux

Ces deux grilles d'analyse ont leur valeur en leur temps ; mais il va falloir les réviser au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Le terrorisme jihadiste en réseaux détourne

les deux symptômes principaux de la mondialisation et de la société de l'information : la télévision satellitaire et Internet. Déjà, avant le 11 Septembre, il y eut des signes annonciateurs. Des cassettes circulaient sous le manteau à la fin des années 1990. On y voyait des combattants à l'entraînement ou des décapitations et égorgements face à la caméra par des islamistes tchéchènes ou des Algériens du GIA. À l'époque ou l'Occident rêvait d'interventions humanitaires à zéro mort et développait le culte cathodique de la victime, c'était un signal qui aurait dû attirer l'attention.

L'événement le plus filmé de l'histoire humaine, le 11 Septembre<sup>14</sup> change la donne. Comme un clip publicitaire aux dimensions métaphysiques, des images repassées en boucle des milliers de fois montrent la chute des Tours de Babel, que Ben Laden lui-même désignait comme « les icônes de l'Occident ». Le défi symbolique est double : la technique occidentale de transport et de communication frappe l'orgueil américain et les *kamikazes* réalisent le plus grand acte iconoclaste de tous les temps. Comme leurs protecteurs talibans avaient détruit les sculptures « idolâtres » des Bouddhas de Bâmiyân, ils frappent les plus grands monuments de notre « culte » matérialiste : la modernité, l'efficacité, l'argent, le cosmopolitisme, le modèle universel du bonheur par la réussite...

Pour comprendre l'attitude des jihadistes face aux médias, il faut revenir aux fondamentaux théologiques. L'islam (surtout salafiste) est iconophobe<sup>15</sup> : il considère que produire des images<sup>16</sup>,

c'est à la fois rivaliser avec le créateur et fabriquer des objets de délectation sensuelle, détournant l'amour qui devrait être réservé au seul Créateur. Mais l'image peut être licite si elle est pédagogique et si elle exalte le Bien (le « Bien » en question pouvant consister, aux yeux de certains à égorger des étrangers ou des apostats ennemis de Dieu).

D'où cette contradiction apparente que résume un cliché célèbre : des talibans détruisant des négatifs de photographies et de films, mais le faisant devant les caméras de la presse internationale pour que chacun voie comment ils traitent ces signes d'idolâtrie<sup>17</sup>.

L'organisation de Ben Laden qu'il est convenu de nommer Al-Qaida a compris ce principe et l'émir lui-même, fort soucieux de son apparence, alternant tuniques immaculées et *battle-dress* du maquisard, le symbolise mieux que personne.

D'une part, il bat la société dite de l'information sur son propre terrain avec ses propres armes (« Comment se fait-il que le pays qui a inventé Hollywood et Madison Avenue soit impuissant face à un type barbu dans une caverne ? » se demandait un sénateur américain).

D'autre part, Ben Laden réactive un discours archaïque, comme si le monde s'était arrêté en 1258, date de la chute du califat de Bagdad. Les événements sont toujours renvoyés à un passé mythique. Tout remonte au Prophète : c'est l'éternelle lutte des mêmes contre les mêmes. Le jihad n'a jamais vraiment cessé entre serviteurs et adversaires du Coran. En renvoyant à ce

passé glorieux de l'Oumma triomphante, le jihadisme fonde un système de référence. Ainsi la répétition du texte et de l'histoire anciens est renforcée par des images inspirées des plus sensationnelles que produisent les télévisions occidentales.

## Message et style

Le jihadisme a inventé de nouveaux genres médiatiques :

- Les sermons télévisés. Ben Laden et Zawahiri se sont spécialisés dans ces « prêches » adressés tantôt aux croyants, tantôt aux chefs et peuples ennemis. Face à la caméra (parfois dans un décor qui évoque le Prophète et ses compagnons réfugiés dans une caverne) le prédicant utilise un langage littéraire, entrecoupé de citations coraniques ou de poèmes arabes classiques. Les métaphores fleurissent dans ce discours mystique. Il sera répandu dans notre monde profane, notamment par Al-Jazira.

Des millions de téléspectateurs ont réalisé le 6 octobre 2001 le pouvoir de cette chaîne qatarie arabophone à petit budget. À la minute même où CNN jouait un *remake* de la guerre du Golfe de 1990 (les avions US sur le pays des terroristes et les missiles filmés en contre-plongée comme dans un jeu vidéo), les télévisions du monde entier étaient obligées de reprendre et traduire à la hâte une cassette de Ben Laden. La force du *scoop* était telle que le chef islamiste paraissait répondre par un autre défi symbolique à la puissance matérielle de l'US Army. Depuis, les messages audios et vidéos parviennent régulièrement aux

télévisions, soit via Al-Jazira soit par Internet, renforçant le caractère mythique des deux personnages recherchés en vain par la première puissance du monde, ses satellites espions, sa technologie et ses milliards de dollars.

- Les clips de recrutement. Ils montrent l'entraînement ou les actions des moudjahiddines, dans un style très pompier avec musique tonitruante. Le tout ferait apparaître les productions du style « engagez-vous dans la légion, vous y trouverez de l'action » comme des bluettes intimistes. Certains de ces films disponibles sur Internet se veulent des cyber-universités montrant comment s'entraîner.

8

- Les testaments de kamikazes. Enregistrés dans la tenue où ils subiront le martyre, et sur fond de banderoles ornées de slogans, ils expliquent la raison de leur acte futur et leur joie de rejoindre la cohorte des martyrs. Juste avant de transformer leur propre corps en arme et en message qui exprimera la quintessence du jihad, ils défient l'adversaire et de leur vivant et par leur mort. Ils laissent des icônes qu'admireront de futurs imitateurs. Comment réfuter un message si fort que le messager meurt pour le délivrer<sup>18</sup> ?

- Les exécutions filmées. Ce peut être un égorgement rituel d'otage occidental face à la caméra (précédé de la lecture d'une sentence et de versets coraniques). Parfois il s'agira de collaborateurs fusillés (des jeunes gens qui se sont engagés dans la police irakienne par exemple). Dans tous les cas, cette exécution judiciaire doit avoir la même vertu didactique qu'avaient autrefois les exécutions publiques chez

nous. Il existe une variante à la frontière du « film d'action » décrit plus haut : les exploits de Juba le *sniper* irakien qui a abattu de nombreux *GI's* mais qui prend soin chaque fois de filmer ses exploits en vidéo et d'en assurer la diffusion publicitaire via Internet. Ici, on voit bien combien le jihadisme a inversé nos codes. Là où nos armées s'efforcent de produire des images *soft* avec zéro mort, frappe chirurgicale, guerre propre, etc., l'adversaire se complait, lui, à montrer la souffrance et l'agonie de ceux qu'il châtie. Difficile de mener une « guerre de l'information » d'inspiration hollywoodienne dans ces conditions.

- Les images de victimes des « juifs et des croisés » : civils bombardés, exemple du petit Palestinien, Mohamed al Doura, tué par balle ou encore les sévices d'Abou Graib que des militaires américains sadiques avaient eu l'imbécillité de photographier en numérique et de laisser passer sur le *Web*. La très contre-productive pendaison de Saddam est également un bon exemple d'image *boomerang*. Ici, le message est simple : montrer les crimes ennemis et le but est de suggérer à tous les musulmans de s'identifier à ces corps humiliés.

La logique d'exhibition des victimes, chère aux télévisions occidentales au Kosovo ou dans la guerre du Golfe, les contraint maintenant à montrer des victimes civiles arabes. Le Hezbollah excelle dans la stratégie qui consiste à jouer sur les valeurs compassionnelles de notre modernité. Il se pourrait que certains en « rajoutent » un peu, en organisant pour les télévisions des petites scènes de théâtre avec faux blessés et ambulances hurlant au Liban ou durant la seconde Intifada.



Telle est, en tout cas, l'accusation portée par des télévisions américaines contre « Pallywood » (terme autoexplicatif forgé en réunissant Palestiniens et Hollywood). Dans tous les cas, la controverse, parfois lancée par des organisations liées aux services israéliens comme le Memri, porte désormais sur la « métapropagande », c'est-à-dire la propagande qui consiste à accuser l'adversaire de propagande et de désinformation.

### Les nouveaux vecteurs

La révolution jihadiste ne se manifeste pas seulement dans le contenu du message. Elle suppose aussi la maîtrise des vecteurs :

- Al-Jazira n'est certainement pas une télévision « terroriste », mais la petite station qatarie d'information continue en arabe, rivale emblématique de CNN (au point de créer un Al-Jazira en anglais) est souvent la destinataire des messages vidéos ou audios des jihadistes. Cette chaîne leur offre un point d'entrée vers le circuit des autres médias. Contrairement à ses rivales comme Al-Arabyia appartenant aux saoudiens ou Al-Hurrah, qui émet carrément des États-Unis, elle est crédible auprès de ses millions de téléspectateurs arabes.

- Mieux encore : le Hezbollah libanais (chiite) a maintenant sa chaîne, Al-Manar. Elle s'est rendue célèbre en lançant, outre ses informations de tonalité très islamistes, des « jeux concours » exaltant le jihad ou des feuillets antisémites inspirés du Protocole des Sages de Sion. Relayée par satellite, elle pouvait même être reçue

en France avant que le CSA n'y mette théoriquement le holà.

- Le message islamiste passe aussi par d'autres médias dont l'affiche (les posters de martyrs prolifèrent dans les quartiers tenus par le Hamas ou le Hezbollah). Il est aussi relayé par des moyens plus modernes : comme des jeux vidéos où, au lieu de combattre des monstres de l'espace, le joueur peut s'identifier à un combattant de la résistance irakienne abattant des *GI's*. Il existe des T-shirts, des jouets, des gadgets, des tapis faisant l'apologie du jihad ou ornés de l'icône de Ben Laden qu'il est facile de se procurer dans certains souks. Ils participent d'une culture populaire sur laquelle le message des médias occidentaux et de la culture de masse semble sans effet.

- Le monde numérique est aussi un terrain favorable. Des DVD (parfois offerts aux journalistes européens en guise de publicité) circulent ouvertement. Ils contiennent des anthologies d'exploits de moudjahiddines ou d'exécutions (nous n'osons pas écrire des « *best of* »). Il existe des sociétés de production d'inspiration islamiste qui ont parfaitement intégré les critères de l'esthétique des *mangas* ou de la culture pop. Considérée comme la « section média d'Al-Qaida », al Sahab Foundation for Islamic Media Publication basée à Quetta (Baloutchistan pakistanais) s'est spécialisée dans les vidéos de propagande. Elles mêlent tous les genres décrits plus haut (testaments de *kamikazes*, interviews et messages de Ben Laden ou Zawahiri, actions des moudjahiddines...) éventuellement avec des sous-titres ou des versions anglaises. Les films recourent à la

3D pour créer des décors très kitschs (tentes dans le désert, Corans flottant dans les airs, arbres se couvrant miraculeusement de fruits). Al Sahab entretient toujours l'incertitude sur la prochaine interview de Ben Laden qu'elle tournera. Au moment où nous écrivons, al Sahab vient de diffuser quelques images de Ben Laden, vite reprises par CNN et les médias internationaux, mais il est impossible de dater les séquences où il s'adresse à ses partisans pour les appeler au martyre.

- La multitude des sites et forums dits jihadistes sur Internet a souvent été soulignée. Son importance est parfois exagérée dans la mesure où les « vrais » sites jihadistes en contact avec des organisations militaires ne se rencontrent pas comme cela. Il faut connaître leur URL (une adresse Internet en chiffres) qui change sans cesse pour échapper à la surveillance des autorités ou à l'action de *hackers*. Il y a donc peu de chance d'être recruté pour un vrai attentat, de recevoir de vrais messages secrets des dirigeants, de rencontrer une véritable filière pour l'Irak ou d'acquérir une authentique formation de poseur de bombe uniquement au hasard d'une navigation Google. Il faut être un peu plus initié et avoir quelques contacts humains.

En revanche, il existe une multitude de sites sympathisants diffusant des vidéos, facilitant les contacts entre jeunes gens exaltés. Ainsi un certain « Irhabi 007 » (littéralement « terroriste 007 ») distribuait des vidéos d'exécutions, des manuels d'instruction militaire et du matériel jihadiste sur la Toile. Il pourrait s'agir d'un jeune homme de 22 ans, Younis Tsouli,

arrêté par Scotland Yard en 2005, mais la chose reste à prouver.

- Les cybercafés attirent une faune de jihadistes virtuels dont nous doutons fort qu'ils aient un rang très élevé dans la hiérarchie d'Al-Qaida ou que Ben Laden leur fasse ses confidences par courriel. Mais, sur le nombre, il s'en trouve certainement qui passent à l'acte un jour, même avec maladresse. Ce phénomène qui a été surnommé « le jihad des copains » et qui est caractérisé par un certain spontanéisme n'est pas négligeable.

- Même le « plus vieux média du monde », la rumeur, peut se mettre au service d'objectifs du jihadisme et trouver des centaines de milliers de récepteurs et propagateurs pour se persuader qu'il n'y avait aucun juif dans les Twin Towers ou qu'aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone<sup>19</sup>.

Élevé par le 11 Septembre au statut d'ennemi absolu, au point que l'on parla de « Guerre Globale au terrorisme » le terrorisme est devenu tout-terrain, toutes armes, toutes technologies, tous médias voire toutes victimes. En effet, il peut frapper et partout son acte autosuffisant prend son sens : dans un avion, un métro ou une boîte de nuit, chacun symbolise le Mal que nous constituons à ses yeux. Pour lui, être ou être autre, c'est déjà être criminel et mériter sa mort. Et les pauvres tentatives de la *public diplomacy* américaine pour gagner les « cœurs et les esprits » des masses musulmanes par une politique d'influence ont échoué.

Nous sommes confrontés à une violence qui ne cherche plus à gagner quelque chose (à moins que Ben Laden espère sincèrement que grâce à son action tous les hommes se convertiront un jour) en imposant une force supérieure. La déflagration/déclaration terroriste trouve sa satisfaction

en elle-même : dans le fait de respecter les prescriptions du jihad et dans celui d'infliger une souffrance en compensation de toutes les humiliations de l'Oumma. L'action, le message et son moyen de communication ont fusionné.

## Notes

1. Initialement, le slogan "Don't hate the media, become the media" a été lancé par un chanteur punk Jello Biafra.
2. Le rapport entre forme de la violence terroriste et « médiasphère », c'est-à-dire système dominant de transmission d'une époque a été développé dans *La scène terroriste*, coll. Cahiers de Médiologie, n° 13, Gallimard, 2002. Voir en particulier les articles de Catherine Bertho (avec qui nous avons animé ce numéro) et de Régis Debray (directeur de la revue). Les textes sont téléchargeables sur <http://www.mediologie.org>
3. Voir l'anthologie de nos textes sur le terrorisme téléchargeable sur [http://www.huyghe.fr/actu\\_423.htm](http://www.huyghe.fr/actu_423.htm), et [http://www.huyghe.fr/actu\\_212.htm](http://www.huyghe.fr/actu_212.htm)
4. L'utilisation de « terroriste » dans un sens antigouvernemental n'est pas attestée avant 1866 (à propos de l'Irlande) et 1883 (pour la Russie).
5. Gérard Chaliand et Arnaud Blin, *Histoire du terrorisme*, Bayard, 2004.
6. Ana Geifman, *La mort sera votre Dieu, Du nihilisme russe au terrorisme islamiste*, Table Ronde, 2005.
7. Jean-Paul Charnay, *Terrorisme et culture*, Les 7 épées, 1981.
8. Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, Christian Bourgeois, 2001.
9. David Apter, *The Legitimation of Violence*, Macmillan Press, 1997.
10. Bruce Hoffman, *La mécanique terroriste*, Calmann-Lévy, 1999.
11. Le film de Barbet-Schroeder, *L'avocat de la Terreur*, montre très bien cette atmosphère et donne la parole à quelques acteurs.
12. Renato Curcio, *À visage découvert*, Lieu commun, 1993.
13. Par exemple François Furet, *Terrorisme et démocratie*, Fayard 1985 ; Michel Wieviorka, *Société et terrorisme*, Fayard, 1998.
14. Pour simplifier nous regrouperons ici la bibliographie à propos du jihadisme :
  - Alain Bauer et Xavier Raufer, *La guerre ne fait que commencer*, Jean-Claude Lattès, 2002.
  - Centre Français de Recherche sur le Renseignement, collectif, *Al-Qaeda, Les nouveaux réseaux de la Terreur*, Ellipses, 2004.
  - Éric Cobast, *La Terreur une passion moderne*, Bordas, 2004.
  - Jean-François Daguzan et Olivier Lepick, *Le terrorisme non-conventionnel*, FRS, 2000.
  - Jacques Derrida et Jurgen Habermas, *Le « concept » du 11 Septembre*, Galilée, 2004.
  - « Face à l'événement », *Esprit*, octobre 2001 et « Le monde de l'après-11 septembre », *Esprit*, août 2002.
  - Bruno Etienne, *Les combattants suicidaires*, l'Aube, 2005
  - John Gray, *Al Qaeda and What It Means to Be Modern*, Faber & Faber, 2003.

- François-Bernard Huyghe, *Écran/ennemi, Terrorismes et guerres de l'information*, 00H00.com, 2003, (téléchargeable) et *Quatrième guerre mondiale. Faire mourir et faire croire*, Rocher, 2004.
- Gilles Keppel (textes présentés par), *Al-Qaida dans le texte*, PUF, 2005.
- Walter Laqueur, *The New Terrorism*, Phoenix Press, Londres, 2002.
- Jean-Luc Marret, *Techniques du terrorisme*, PUF, 2003.
- Yves Michaud, *Changements dans la violence*, Odile Jacob, 2002.
- Ruben de Luca, *Il terrore in casa nostra*, Franco Angeli, Milan, 2002.
- 15. Alain Besançon, *L'image interdite*, Gallimard, 2000.
- 16. Voir l'article « Absence, occultation et refus modernes de l'image », dans *Dictionnaire mondial des images*, Nouveau Monde, 2006.
- 17. Voir Jack Goody, *La peur des représentations*, la Découverte, 2003.
- 18. François-Bernard Huyghe, « Kamikazes, la contagion de la mort », *Médium*, n° 5, Babylone, octobre-décembre 2005.
- 19. Voir le succès des rumeurs lancées notamment sur <http://www.voltairenet.org/fr>

## Résumé

*Le terrorisme est une forme de spectacle destinée à frapper les imaginations (de peur, d'enthousiasme...) et à communiquer un sens symbolique. Mais qui dit spectacle dit dispositif de communication, mise en scène, relais, médias... De l'époque de la révolte anarchiste (tracts et dynamite) à celle du jihad avec ses kamikazes, par TV satellitaires et sur Internet, celui qui tue lance un message à la face du monde, mais le message dépend du média dominant de chaque époque. Ou plutôt, le terrorisme devient son propre média.*

12

## Abstract

*Terrorism is a kind of performance intended to strike imagination (with fear or hope...) and to express a symbolic meaning. Such a "performance" relies on communication material, scenography, media and mediators. From the times of anarchist insurgency (dynamite and manifesto) to those where jihad is publicized through kamikaze, by satellite channels and on the Web, those who kill intend to release a message to the world. But the real message might be the medium itself: terrorism is "becoming the media".*